

Cet exposé est un remaniement de mon étude intitulée «La révélation occulte de Goethe», qui parut en 1899, lors du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Goethe, dans le *Magazin für Literatur*. — (N. DE L'AUTEUR.)

A l'époque où il lia amitié avec Goethe, Schiller était préoccupé des diverses idées qu'il a exprimées dans ses «*Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*». Celles-ci, primitivement écrites pour le duc d'Augustenbourg, ont été remaniées en 1794 pour les «*Heures*». Les conversations orales et la correspondance qui s'établirent à ce moment entre Schiller et Goethe, les ramenaient toujours vers les idées dont traitent ces lettres. Schiller s'était posé la question que voici : Dans quel état de développement intérieur l'homme peut-il prétendre à accomplir pleinement sa mission ? «Chaque homme porte en lui-même un être idéal qui correspond à ses aptitudes et à sa mission individuelle. La grande tâche de notre existence est de nous accorder, à travers toutes nos métamorphoses, à cette unité invariable de notre être»<sup>24</sup>. Schiller veut jeter un pont entre l'homme de la réalité quotidienne et l'être humain idéal. Il existe dans l'homme deux

tendances qui, tant qu'elles se manifestent *isolément*, l'éloignent de la perfection idéale. Ce sont la *tendance sensuelle* et la *tendance raisonnable*. Lorsque la tendance sensuelle a le dessus, l'homme succombe à ses instincts et à ses passions. Une force d'obscurité se mêle à ses actes conscients et trouble sa vision intérieure. Son activité n'est plus que l'effet d'une nécessité intérieure. Lorsque la tendance raisonnable domine, l'homme est porté à opprimer ses instincts et ses passions et il se livre à une autre nécessité, nécessité abstraite que ne sustente aucune chaleur intérieure. Dans les deux cas, l'homme se plie à un joug. Dans le premier cas, c'est la nature sensuelle qui subjugue la nature spirituelle. Dans le second, la nature spirituelle opprime la nature sensuelle. Ni l'une, ni l'autre de ces natures ne peut nous donner à elle seule la pleine liberté, l'épanouissement du noyau personnel de notre être, car celui-ci se trouve à mi-chemin entre la nature sensible et la pure spiritualité. Son épanouissement ne peut se faire que dans l'harmonie des deux natures. Il ne faut pas étouffer la sensualité mais l'ennoblir. Il faut que les instincts et les passions se pénètrent de spiritualité afin de devenir eux-mêmes les instruments par lesquels se réalise l'esprit. Et quant à la raison, il faut qu'elle intervienne

dans l'âme humaine de manière à enlever aux instincts et aux passions toute leur violence; il faut que l'homme en arrive à exécuter ce que lui conseille sa raison comme si cela lui était instinctif, et à mettre dans cette exécution toute la force de passion dont il est capable. «Lorsque nous éprouvons un sentiment passionné à l'égard d'une personne qui ne mérite que notre mépris, la *force nécessitante de la nature* se fait sentir à nous dans toute sa dureté. Lorsque nous ressentons de l'inimitié contre une personne digne de notre estime, c'est la *force nécessitante de la raison* qui nous opprime. Mais dès que notre inclination et notre estime ont été conquises en même temps, la tyrannie de la nature et la tyrannie de la raison disparaissent l'une et l'autre, et nous commençons à aimer réellement»<sup>25</sup>. Une *libre personnalité*, ce serait un être humain dont la sensualité révélerait autant de spiritualité que la raison, et dont la raison posséderait toute l'énergie élémentaire de la passion. C'est sur l'épanouissement de la libre personnalité que Schiller veut baser l'harmonie de la vie collective dans les sociétés humaines. La question d'une existence pleinement humaine s'unissait étroitement dans son esprit à celle de la constitution harmonieuse des sociétés. Telle était la solution que donnait Schiller

aux grands problèmes que la Révolution Française posait à cette époque devant la conscience de l'humanité<sup>26</sup>.

Gœthe se trouvait profondément satisfait par de telles conceptions. Il écrivait le 26 octobre 1794 à Schiller, au sujet de ses *Lettres esthétiques*: «J'ai lu immédiatement, et avec grand plaisir, le manuscrit que vous m'avez envoyé. Je l'ai dévoré d'un seul coup. De même qu'une boisson précieuse, bien accordée à notre nature, s'avale facilement et laisse sur la langue une agréable sensation qui répand déjà dans le système nerveux son action bénéfique, de même ces lettres m'ont été agréables et bienfaisantes. Et comment pourrait-il en être autrement, alors que j'y trouvais exposées, d'une manière si noble et si logique, les idées que j'ai reconnues pour vraies depuis bien longtemps, et tout ce que j'ai en partie vécu, en partie souhaité de vivre.»

Gœthe trouvait exprimé dans les *Lettres esthétiques* de Schiller tout ce qu'il souhaitait vivre pour prendre conscience de la dignité parfaite de l'homme. Il est donc compréhensible que des idées analogues à celles de Schiller se soient éveillées en lui, à ce moment, et qu'il ait cherché à leur donner une forme personnelle. De ces idées naquit le poème qui a trouvé, depuis, tant d'inter-

prétations diverses: Le conte-énigme par lequel Gœthe termina son récit intitulé: *Entretiens d'Emigrés Allemands*, et qui parut dans *Heures*, en 1795. Ces «entretiens» se rattachent, comme les *Lettres esthétiques* de Schiller, aux événements de France. On ne saurait expliquer le conte qui les termine en y introduisant de l'extérieur toutes sortes d'idées, mais en se rapportant aux conceptions dont l'âme de Gœthe était occupée à cette date.

La plupart des interprétations qui ont été tentées de ce poème se trouvent dans le livre de Frédéric Meyer de Waldeck: *Les contes poétiques de Gæthe*. Depuis la parution de cet ouvrage, quelques nouvelles tentatives d'éclaircissement se sont ajoutées aux anciennes. J'ai entrepris, dès le début de 1890, de pénétrer l'esprit du «Conte» de Gœthe, en m'appuyant sur les conceptions préalables du poète. J'ai exposé les premiers résultats de cette étude dans une conférence donnée le 27 novembre 1891 au «Gœtheverein» de Vienne. Ce que j'ai dit à cette date s'est ensuite développé et élargi dans ma pensée, mais quoi que j'aie exposé oralement et quoi que j'aie publié sur ce sujet, je n'ai jamais fait que développer les conceptions primitivement exposées dans la conférence en question.

Même mon drame-mystère paru en 1910: *«La porte de l'initiation»*, n'est que le fruit de ces premières pensées.

On trouvera l'idée génératrice du «Conte» dans les «Entretiens» auxquels il fait suite. Dans ces «Entretiens», Goethe montre une famille qui fuit des régions dévastées par la guerre. Les conversations qui s'établissent entre les différents membres de cette famille nous font participer aux représentations diverses qui s'étaient éveillées dans l'esprit de Goethe à la suite de son échange d'idées avec Schiller. Les «Entretiens» tournent autour de deux pensées centrales. La première concerne certains hommes qui toujours croient reconnaître, dans les événements de leur vie, des relations échappant aux lois de la réalité sensible. Les récits que font les «Emigrés» sont, en partie, de simples histoires de revenants. Les autres rapportent des événements ou des expériences qui semblent déceler, au lieu de relation naturelle, quelque circonstance «merveilleuse». Goethe n'a réellement pas composé ces récits par un goût quelconque de la superstition; le sentiment qui l'inspira fut beaucoup plus profond. Rien ne lui était plus étranger que cette agréable sensation de pseudo-mysticisme, qu'éprouvent certaines personnes au simple récit d'un fait parais-

sant surnaturel: un fait que les «bornes étroites» de la raison, et ses enchaînements réguliers de phénomènes, «ne peuvent pas expliquer». Mais Goethe ne cessait de se poser la question suivante: N'existe-t-il pas, pour l'âme humaine, une possibilité de se libérer des représentations qui sont le fruit de la perception sensible, et de saisir un monde suprasensible par une pure aperception spirituelle? Il est naturel à l'être humain d'aspirer à une activité de cette sorte qui mettrait en œuvre, d'une manière toute nouvelle, ses facultés de connaissance. Une relation réelle, mais cachée aux sens et à l'entendement, peut exister entre notre monde et un monde suprasensible. Et l'inclination que manifestent certains êtres pour les faits inexplicables, qui semblent briser l'enchaînement naturel des causes, ne peut être qu'une déformation puérile de la nostalgie qui porte toute âme humaine vers le monde spirituel. Goethe s'intéressait beaucoup plus à l'orientation particulière que prennent les facultés de l'âme lorsqu'elles tendent à la superstition, qu'au contenu hasardeux des histoires qu'engendre en des esprits enfantins le goût de l'inexplicable.

La seconde des deux idées centrales autour desquelles évoluent ces récits, concerne la vie morale de l'homme; c'est l'idée que

l'homme puise ses mobiles moraux non pas dans la sphère des sens, mais dans un monde d'impulsions supérieures qui l'élèvent bien au-delà de la sensualité. Le domaine moral ne peut exister que parce qu'un monde d'énergies suprasensibles fait irruption dans la vie ordinaire de l'âme humaine.

Les rayons qui émanent de ces deux idées fondamentales vont se perdre à l'infini du monde spirituel. Elles posent tout le problème de l'être intime de l'homme et de ses relations avec le monde sensible d'une part, avec le monde suprasensible de l'autre. Schiller a abordé ce problème sur le mode philosophique, dans ses lettres esthétiques. Pour Goethe, le chemin de l'abstraction philosophique n'était pas praticable. Il lui fallait incarner dans des *images* ce qu'il avait à dire de ces questions. Ce fut là l'origine de son *Conte du Serpent Vert et du Lis*<sup>27</sup>.

En ce conte, les tendances multiples de l'âme humaine se personnifient; leurs aventures et leurs actions réciproques incarnent toute la vie psychique de l'homme et toutes ses aspirations.

Cette assertion peut nous exposer à encourir le reproche suivant: une interprétation de cette sorte, nous dira-t-on, arrache le poème au monde imaginaire dont il est issu, pour en faire une allégorie dépourvue de

beauté, une aride représentation de doctrines abstraites; elle enlève toute vie aux figures du conte, et ne laisse plus à leur place que de froids symboles. Ce reproche se fonde sur l'idée suivante: on croit que l'âme humaine, dès qu'elle abandonne le domaine des sens, ne peut plus engendrer que des idées abstraites. On méconnaît que l'aperception *suprasensible* existe tout aussi bien que l'aperception sensible. Ce n'est pas dans le monde des concepts abstraits que se meut l'imagination de Goethe et qu'évoluent les personnages de son «Conte», c'est dans celui des aperceptions suprasensibles. Ce que nous voulons dire ici de ces personnages et de leurs aventures, ce n'est pas que l'un *représente* ceci, que l'autre *représente* cela. Non, rien n'est plus éloigné de nous que le goût de ces interprétations symboliques. Dans ce conte, le «vieux à la lampe», les «feux-follets», etc., ne nous apparaissent absolument que sous l'aspect de figures imaginaires, telles qu'on les voit évoluer dans le récit, mais il faut tenter d'établir quelles furent les pensées et les impulsions intellectuelles qui animèrent l'imagination du poète et lui permirent d'engendrer de telles figures. Ces impulsions ne parvenaient certes pas à la conscience de Goethe sous une forme abstraite. Il les eût trouvées, sous cette forme,

entièrement dénuées d'intérêt. Aussi s'exprima-t-il en images. L'impulsion intellectuelle régnait dans les profondeurs de l'âme de Goethe, mais le fruit qu'elle porta fut une création poétique. L'étape intermédiaire, l'idée, resta subconsciente et donna à l'imagination des orientations précises. Le lecteur qui veut étudier le conte de Goethe ne saurait se passer d'en connaître le contenu intellectuel, car celui-ci est indispensable pour mettre l'âme du lecteur dans une ambiance analogue à celle où se trouvait Goethe alors qu'il créait son poème, et pour lui permettre de suivre les chemins fantaisistes par lesquels ce poème nous entraîne. En se replaçant dans cette ambiance intellectuelle, on se borne à s'appropriier les organes qui permettent de respirer le même air spirituel que l'auteur. Il est de toute importance que le lecteur ait ses regards fixés sur le monde de l'âme humaine, monde qui préoccupait Goethe à l'époque où il écrivit son conte, et dont les divers aspects lui inspirèrent – au lieu d'idées philosophiques – des figures spirituelles bien vivantes. Tout ce qui vit en ces figures se trouve à l'intérieur de l'âme.

Le mode de représentation qui préside au conte se fait déjà sentir dans les «Entretiens». Au cours des conversations qui nous

sont rapportées par Goethe, l'âme s'oriente vers les deux domaines cosmiques entre lesquels l'homme vivant se trouve placé: le domaine sensible et le domaine suprasensible. La nature la plus profonde de l'homme tend à établir l'équilibre entre ces deux domaines, à conquérir la liberté de l'âme et la pleine dignité de la vie, puis enfin à créer d'homme à homme des rapports harmonieux. Goethe a senti que ses «Entretiens» jetaient quelques lueurs sur la relation de l'être humain avec les deux domaines cosmiques qui l'entourent, mais que tout ce qu'il avait à dire sur ce sujet n'avait pas trouvé là sa complète expression. Il éprouva le besoin de broder une vaste œuvre d'imagination, au sein de laquelle les énigmes de l'âme humaine fussent mises en contact avec les richesses incommensurables de la vie spirituelle.

L'«Adolescent» du conte incarne l'aspiration de l'homme vers un état pleinement humain, l'aspiration dont Schiller avait parlé, et que Goethe «souhaitait de vivre». L'union de l'adolescent avec «Lilia» (le Lis), union qui instaure le règne de la liberté, c'est l'union de l'âme avec les forces profondes qui sommeillent en elle, et dont l'éveil conduit à la réalisation intérieure de la Libre Personnalité.

\*

Il est un personnage qui joue un rôle significatif dans le déroulement des aventures qui constituent le «Conte», c'est «Le Vieux à la lampe». Lorsque, muni de sa lampe, il arrive dans la crypte rocheuse, on lui demande quel est le secret le plus important qu'il connaisse. «Celui qui est manifeste», répond-il. Et lorsqu'on lui demande s'il ne peut pas révéler ce secret, il répond: «Dès que je saurai le quatrième». Ce quatrième secret, le Serpent vert le connaît. Il le souffle à l'oreille du Vieux. Il est indubitable que ce secret se rapporte à l'état final vers lequel aspirent les personnages du conte, état qui nous est dépeint par ailleurs, à la fin du récit. On y voit représentée symboliquement l'union de l'âme humaine avec les forces qui règnent dans ses profondeurs; par là, les relations de l'âme avec le monde suprasensible – le royaume du Lis – et le monde sensible – celui du Serpent vert – se trouvent réglées de manière à laisser à l'être humain une pleine liberté d'action et d'expérience, que ces incitations lui viennent du premier ou du second de ces domaines. C'est ainsi que l'âme parvient à réaliser, en collaboration avec ces deux ordres de forces, son Etre véritable. Il faut admettre que le

«Vieux» connaît ce secret, car il est le seul personnage qui se tienne constamment au-dessus des événements, celui dont les directives se font sentir en toute chose. Qu'est-ce donc que le Serpent peut bien lui apprendre? Le Vieux sait que le Serpent devra se sacrifier pour que l'union finale, tant souhaitée, puisse avoir lieu. Mais il ne suffit pas au Vieux *de savoir*. Il lui faut attendre que le Serpent ait laissé mûrir au plus profond de son être la décision de ce sacrifice.

Il existe, dans la vie psychique de l'homme, une force qui porte et soutient l'évolution générale de l'âme vers la liberté personnelle. Cette force a une tâche à accomplir pendant toute la *durée* de cette évolution. La liberté une fois acquise, cette force perd son importance. C'est elle qui met l'âme en contact avec les expériences de la vie. Elle transmue tout ce que révèlent la science et la vie en sagesse intime, en connaissance de la vie. Elle donne à l'âme une maturité croissante qui la rapproche du but spirituel dont elle rêve. Mais, dès que ce but est atteint, elle perd toute valeur, car elle préside aux relations de l'homme avec le monde extérieur, et lorsque l'homme parvient au but, tous les mobiles extérieurs se sont changés en impulsions internes de l'âme. Alors cette puissance a le devoir de

se sacrifier, d'inhiber son activité. Elle ne peut plus subsister dans l'homme transmué que d'une manière impersonnelle, comme un ferment de la vie psychique. Goethe était porté très fortement à considérer cette force. Il la voyait à l'œuvre dans les multiples événements de la vie et dans les expériences de la Science. Il voulait qu'on l'appliquât pleinement, sans se proposer de ces buts abstraits qui ressortent d'opinions et de théories préconçues. Le but, pensait-il, doit toujours résulter des expériences elles-mêmes. Lorsque celles-ci ont suffisamment mûri, elles enfantent d'elles-mêmes le but à atteindre. Il ne faut pas les mutiler en leur imposant, à l'avance, une fin définie. Telle est la force psychique que Goethe a incarnée dans son «Serpent vert». Celui-ci absorbe l'or, c'est-à-dire la sagesse qui résulte des expériences de la vie et de celles de la science, sagesse que l'âme doit assimiler assez profondément pour y être entièrement *unie*. Cette force psychique se sacrifiera à temps; elle mènera l'homme à son but qui est la libre personnalité. Ce que le Serpent confie à l'oreille du Vieux, c'est sa résolution de se sacrifier.

Le Serpent livre donc au Vieux un secret qui lui était déjà connu, mais qui demeurait pourtant sans aucun prix au regard de ce Vieux tant qu'il n'avait pas été réalisé par la

libre décision du Serpent. Lorsque la force psychique que nous venons de définir parle au tréfonds de l'homme comme le Serpent vert vient de parler au Vieux, alors «les temps sont révolus» pour l'âme. L'instant est venu de transmuier l'expérience de la vie en sagesse, et d'instaurer un harmonieux équilibre entre le sensible et le suprasensible.

Le but auquel aspirent les personnages du conte, sera atteint lors de la résurrection de l'Adolescent, qui, touché prématurément par le monde suprasensible – Lilia – en avait été paralysé, puis tué. L'adolescent s'unira avec Lilia après que le Serpent, – l'expérience de la vie – se sera sacrifié. C'est alors que le temps est venu pour l'âme de se construire un pont entre les deux rives du fleuve. Le pont surgit, formé de la substance même du Serpent. L'expérience de la vie ne mènera plus aucune existence propre. Elle cessera d'être orientée, comme auparavant, vers le monde extérieur. Elle deviendra une force intime, que l'homme n'exercera pas consciemment, mais qui agira dans les relations réciproques du sensible et du suprasensible, permettant aux deux mondes de s'éclairer et de se réchauffer mutuellement dans l'homme.

Cependant, quoique le «Serpent» ait amené cet état d'harmonie, il ne saurait à

lui seul conférer à l'Adolescent les dons qui lui permettront de gouverner le nouveau royaume de l'âme. Ces dons, l'adolescent les reçoit des Trois Rois. Le Roi d'airain lui donne l'épée avec cet ordre: «L'épée au flanc gauche, la main droite libre». Le Roi d'argent lui donne le sceptre et prononce cette parole: «Pais les brebis.» Le Roi d'or lui pose sur la tête sa couronne de chêne tout en disant: «Connais le bien suprême.» Le quatrième roi, qui est formé d'un alliage des trois métaux, airain, argent et or, tombe à l'état de masse informe.

Chez l'homme qui s'achemine vers la Libre Personnalité, les trois forces de l'âme existent à l'état de mélange: la volonté (l'airain), le sentiment (l'argent), la connaissance (l'or). L'expérience de la vie révèle, au cours d'une existence, ce que l'âme s'est acquis au moyen des trois forces: la Force, à travers laquelle la vertu peut se manifester, se révèle à la volonté. La Beauté (la belle apparence), se révèle au sentiment. La Sagesse se révèle au pouvoir de connaissance. Ce qui tient l'homme éloigné de la «Libre Personnalité», c'est précisément le fait que ces trois forces demeurent mélangées en son âme. Il acquiert la liberté dans la mesure où il peut recevoir en pleine conscience les dons particuliers de ces trois puis-

sances, laissant à chacune sa modalité spéciale, et dans la mesure où il se trouve capable de les réunir *lui-même* dans son âme, par un acte entièrement libre et conscient. C'est alors que se désagrège la force compacte qui le tenait sous le joug, la fusion chaotique des trois facultés humaines.

Le Roi de Sagesse est tout en or. Chaque fois que l'or apparaît dans le conte, c'est pour personnifier une forme quelconque de la sagesse. Nous avons déjà vu de quelle manière la Sagesse a été absorbée par le Serpent (l'expérience de la vie), qui finalement accomplit son sacrifice. Mais les «feux follets», eux aussi, s'emparent de l'or à leur façon. L'âme humaine possède une aptitude particulière, qui se développe avec exclusivité chez beaucoup de personnes, et qui paraît dominer toute leur manière d'être. C'est celle de s'approprier les résultats de la science et de la vie, non pas pour enrichir l'âme en trésors de sagesse, mais bien plutôt pour conférer à l'homme quelque savoir spécial: le moyen d'affirmer ceci ou cela, de critiquer ceci ou cela. Cette disposition d'esprit peut accentuer artificiellement l'éclat de certaines personnalités, et les mettre en valeur dans la vie, mais ceci toujours dans les limites étroites d'une spécialité. Cette sorte d'intelligence ne tend au-

cunement à vérifier ses convictions en les confrontant avec les données de l'expérience. Aussi donne-t-elle lieu parfois à la superstition, telle que Goethe nous la fait entrevoir dans les histoires de revenants que content ses «Emigrés». Cette intelligence ne cherche aucunement à se mettre d'accord avec les lois naturelles. Elle s'érige en doctrine avant de s'être réellement vivifiée au fond de l'âme. Les faux prophètes, les sophistes, aiment à la répandre. Elle se trouve à l'antipode de la maxime goethéenne: «Nous devons sacrifier notre existence pour exister». Par contre, le Serpent, la sagesse acquise par l'expérience toute désintéressée de la vie, s'offre en holocauste, abandonne son existence pour constituer le pont qui va relier le domaine des sens à celui de l'esprit.

L'Adolescent du conte se sent entraîné vers le Royaume de la belle Lilia par un irrésistible désir. Quels sont les signes distinctifs de ce royaume? Jusqu'à l'instant où le pont est construit, les hommes, quoiqu'ils aient la plus profonde nostalgie de ce royaume du Lis, n'ont le droit d'y accéder qu'à des heures précises. A midi, le Serpent, quoiqu'il ne soit pas encore sacrifié, se tend au-dessus du fleuve pour former un pont provisoire qui conduit au monde suprasensible. Le soir, et le matin, on peut franchir le fleuve

en se posant sur «l'ombre du Géant». Le fleuve représente la force des représentations et du souvenir, qui sépare le monde sensible du monde suprasensible. Quiconque s'approche de la Reine du monde suprasensible sans en avoir reçu intérieurement la licence, est lésé corporellement par son contact, comme l'adolescent l'a été. Lilia, elle aussi, a le désir de se réunir à l'autre rive. Le «Passeur», qui a transporté les feux-follets par-dessus le fleuve, peut bien amener les âmes du suprasensible au sensible, mais il ne peut les ramener en sens contraire.

Pour pouvoir être touché par le suprasensible, il faut avoir préparé tout son être intérieur par une expérience prolongée de la vie, car ce contact ne peut être reçu qu'en pleine liberté. Goethe a exprimé ses convictions sur ce point dans les «*Sentences en prose*»: «Tout ce qui libère notre esprit sans nous donner la maîtrise de nous-même, nous est funeste»<sup>28</sup>. Ailleurs, on lit: «Le devoir, c'est: aimer ce que l'on s'ordonne à soi-même.»<sup>29</sup>

Le Lis représente la sphère d'action exclusive du suprasensible (correspondant chez Schiller à l'impulsion purement raisonnable). Le Serpent, avant son sacrifice, vit dans la sphère d'action exclusive du sensible (correspondant chez Schiller à l'impulsion pure-

ment sensuelle). Le Passeur peut transporter n'importe qui dans la seconde région, il ne peut ramener personne à la première. Car tous les hommes sont issus du monde spirituel, sans avoir rien fait pour cela. Mais ils peuvent établir une relation «libre» avec ce monde, une relation qui ne dépende d'aucune «heure» particulière, c'est-à-dire d'aucun état involontaire et accidentel de l'âme. Pour cela, ils devront marcher sur le pont que l'expérience de la vie a constitué par son sacrifice.

Il existe auparavant deux facultés psychiques qui peuvent être mises en œuvre d'une manière involontaire, et permettre aux hommes d'accéder au royaume spirituel, lequel ne fait qu'un avec le royaume de la libre Personnalité. Le premier de ces moyens, c'est l'imagination créatrice, reflet atténué de l'expérience suprasensible. Par l'Art, l'homme réunit le sensible au suprasensible. C'est également par l'activité artistique que l'homme révèle sa qualité de libre créateur. Ceci nous est représenté par le fait que le Serpent (l'expérience humaine non encore mûrie pour l'expérience suprasensible) se tend à midi par-dessus le fleuve et en permet le passage. L'autre faculté psychique apparaît lorsque la conscience de l'homme s'obscurcit (le géant dans l'homme, image

du Macrocosme), lorsque la connaissance cesse d'être lucide, se trouble et se paralyse; alors apparaissent les superstitions, les visions, le médiumnisme.

Gœthe considérait les forces psychiques qui s'éveillent de la sorte, lors de l'obscurcissement de la conscience humaine, comme entièrement analogues à celles qui veulent entraîner l'homme vers la liberté par des moyens violents et arbitraires, c'est-à-dire révolutionnaires. L'aspiration de l'humanité vers un état idéal se fait jour à travers les révolutions, comme l'ombre du géant s'étend au-dessus du fleuve dans l'ombre du crépuscule. Cette interprétation du «Géant» ne saurait être illégitime, car elle se trouve confirmée par un passage d'une lettre de Schiller. Il écrit à Gœthe, le 16 octobre 1795, alors que celui-ci se trouve en voyage dans la région de Francfort-sur-le-Main: «Je suis bien heureux de vous savoir encore loin des émeutes du Main. L'ombre du géant pourrait bien vous saisir avec quelque brutalité!» L'arbitraire, le cours indiscipliné des événements historiques, sont personnifiés par le Géant et par son ombre en même temps que les phénomènes crépusculaires de la conscience humaine. En effet, les forces psychiques qui amènent dans l'humanité les événements de ce genre sont

apparentées aux tendances superstitieuses et aux rêveries idéologiques.

La lampe du «Vieux» possède la propriété d'éclairer seulement dans les lieux où se trouve déjà quelque autre lumière. Cela nous rappelle la parole, reprise par Goethe, d'un ancien mystique: «Si l'œil n'était pas de nature solaire, il ne pourrait jamais apercevoir le soleil. Si la force même de Dieu n'était pas en nous, comment le Divin pourrait-il nous ravir?»<sup>30</sup> De même que la lampe n'éclaire pas dans l'obscurité, la lumière de la sagesse et de la connaissance ne brille point aux yeux de l'homme qui n'apporte à sa rencontre aucun organe approprié, aucune lumière intérieure. La signification de la lampe devient plus nette encore lorsqu'on remarque qu'elle peut parfaitement éclairer à sa manière la résolution que le Serpent mûrit en lui, mais qu'il la lui faut apprendre du Serpent lui-même. Il est une faculté de connaissance qui s'élève constamment vers le bien suprême de l'humanité. Cette faculté s'est développée dans l'âme humaine, progressivement, au cours de l'évolution historique. Mais le but qu'elle vise, la fin suprême des efforts humains ne peut être atteinte dans la réalité concrète que grâce au sacrifice de l'expérience de la vie. Tout ce qu'enseigne aux hommes l'étude du

passé historique, tout ce que peut lui apprendre l'expérience mystique et religieuse sur les rapports réels qu'il entretient avec le monde suprasensible, tout cela ne peut trouver sa réalisation dernière que par le sacrifice de toutes les expériences faites. Le «Vieux» peut bien transmuier tout au contact de sa lampe, de telle sorte que chaque chose apparaisse sous une forme rajeunie et mieux utilisable, mais l'évolution véritable ne peut se parfaire sans une maturité complète de l'expérience de la vie.

Le «Vieux» possède une épouse qui se trouve être débitrice du fleuve et qui lui est liée par là jusque dans son organisme physique. Cette femme incarne à la fois la faculté de perception, de représentation, et le souvenir historique que garde l'humanité de son passé. Elle est la compagne du «Vieux». C'est grâce à ses services qu'il possède une lumière capable d'éclairer tout ce qui, de l'extérieur, est déjà quelque peu lumineux. Mais la faculté de perception, la faculté du souvenir, ne forment pas une unité avec les véritables forces concrètes qui contribuent à l'évolution de l'homme individuel et de l'humanité historique. Les représentations et les souvenirs se rattachent au passé; ils conservent le passé afin d'en faire pour les hommes un stimulant de rénovation et de

développement. L'effet de ces forces se fait sentir dans l'ensemble de circonstances dont l'homme est environné. Schiller en parle comme suit dans la troisième de ses Lettres esthétiques: «La contrainte des conditions s'est emparée de l'homme avant qu'il soit capable de choisir librement son état. Le besoin a réglé sa conduite sur de simples lois naturelles avant qu'il puisse la régler sur les lois de la raison». Le fleuve sépare les deux royaumes: celui de la liberté, dans le suprasensible, celui de la nécessité, dans le sensible. Les forces inconscientes de l'âme – le Passeur – transportent l'homme, du monde suprasensible où il a son origine, jusque dans le monde sensible. Là, il se trouve placé dans un domaine où les forces de la représentation et du souvenir ont créé des conditions spéciales, conditions dont l'homme va devoir s'accommoder. Ces conditions l'isolent du suprasensible. Chaque fois qu'il s'adresse à la force qui l'a transporté inconsciemment du suprasensible au sensible, il se trouve, à l'égard de cette force, dans la situation d'un débiteur. Pour vaincre cette puissance que les conditions de la vie sensible exercent sur lui, et qui constituent pour lui la perte de toute liberté, il lui faut payer sa dette en «fruits de la terre», c'est-à-dire en sagesse individuellement

acquise, en sagesse vivante. Par là, l'homme se libère de la contrainte. S'il en est incapable, les conditions de la vie sensible, – l'eau du fleuve – lui ravissent sa propre essence. Le noyau personnel de son être s'évanouit.

C'est sur le fleuve que doit être édifié finalement le Temple en lequel s'accomplira le mariage de l'Adolescent et de Lilia. L'union avec le suprasensible, la réalisation de la libre Personnalité, ne peuvent se consommer que dans une âme dont les facultés se sont transfigurées selon l'ordre supérieur. Ce que l'âme a acquis auparavant, par son expérience de la vie, a tellement mûri que la force qui présidait à cette expérience ne saurait plus servir uniquement à incorporer l'homme au monde des sens; cette force sustente à présent l'immense richesse qui se déverse du monde spirituel dans l'être intime de l'homme, et c'est par là que l'activité humaine peut devenir, dans le monde des sens, un pur accomplissement d'impulsions suprasensibles.

A ce degré de l'évolution, les forces spirituelles qui avaient suivi jusque-là des chemins erronés et isolés, acquièrent dans l'ensemble harmonieux de l'âme une nouvelle signification adaptée au niveau supérieur que la conscience a atteint. C'est ainsi que

la pensée erronée des Feux-Follets, pensée qui se détachait du monde des sens pour s'élancer dans la superstition et le désordre, sert à ouvrir la porte du Palais en lequel le vouloir, le sentiment et la connaissance mènent leur vie mêlée (sous la forme du Roi composite), maintiennent l'homme dans un état d'esclavage et le séparent du monde suprasensible.

A travers les tableaux successifs de ce conte, le regard spirituel de Goethe embrassait les diverses étapes que parcourt l'âme humaine depuis le moment où elle se sent encore étrangère au monde suprasensible, jusqu'à l'apogée de sa conscience. Alors tout ce qu'elle réalise dans le monde des sens se pénètre du monde spirituel, à tel point que les deux mondes se fondent en un seul. Telle était la métamorphose que Goethe voyait se dérouler sous le voile léger de ses figures imaginaires. Déjà, dans les *Entretiens d'Emigrés allemands*, il posait le problème de nos rapports avec le monde suprasensible, envisageant la possibilité d'une expérience spirituelle libérée de toutes les conditions physiques, montrant les suites que pourrait avoir cette expérience dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Mais ici, à la fin du conte, le problème trouve une vaste solution dans l'harmonie de multiples images

poétiques. Nous n'avons pu indiquer que la route à suivre pour accéder au domaine en lequel s'ébattait l'imagination de Goethe, lors de l'invention de ce conte. Pour le saisir jusque dans le sens vivant de ses moindres détails, il faut le considérer comme une peinture de la vie intérieure de l'homme et de ses aspirations vers le monde suprasensible. Schiller a fort bien senti que ce conte était une image de la vie psychique. Il écrivait: «Le conte est suffisamment joyeux et coloré, et je trouve que l'idée dont vous m'avez parlé une fois, celle de l'aide mutuelle que se prêtent les forces et de leurs contre-coups réciproques, y est parfaitement développée»<sup>31</sup>.

Si l'on nous objecte que ce concours de forces se rapporte aux forces de *plusieurs* personnes différentes, nous alléguons une vérité qui fut bien familière à Goethe: c'est que les forces de l'âme, quoique disséminées entre un grand nombre d'êtres humains, constituent néanmoins une seule entité complète qui est l'âme humaine globale. Et lorsque, dans la vie sociale, plusieurs natures humaines se trouvent mises en présence, leurs actions et leurs réactions ne fournissent somme toute qu'un tableau de la vie complexe et des rapports multiples dont se compose l'individu par excellence, l'être total et complet de l'Humanité.